



— LE DEVOIR DE LITTÉRATURE —

De François-Xavier Garneau à la CAQ, la célébration d'une fierté sans projet

4 novembre 2023, Jacques Beauchemin

La philosophie politique de la Coalition avenir Québec (CAQ) consiste en un nationalisme ancré dans la culture et l'identité ayant toutefois renoncé à la dimension politique que proposaient le néonationalisme de la Révolution tranquille et le projet politique de l'indépendance. Le nationalisme contemporain semble ainsi se rabattre sur la célébration de la singularité, de la fierté ou encore de la résilience qui seraient au cœur de l'identité québécoise. Ces aspects sont évidemment essentiels, mais le fait de les invoquer à la manière d'un mantra confine peut-être à l'impuissance politique.

Je n'ai pas l'intention de traiter des conséquences plus immédiatement politiques de cette version du nationalisme dont il est facile de voir qu'elle est peu susceptible de servir les intérêts du Québec au sein du fédéralisme canadien, qui lui a d'ores et déjà signifié le peu de frayeur qu'elle lui inspirait. C'est sous un angle différent que je veux débattre de cette question à travers le présent « Devoir de littérature ».

S'il est vrai que la version caquiste du nationalisme québécois trouve pour seul carburant l'évocation des valeurs, de l'histoire et de la fierté qu'il devrait nous insuffler, il faut noter que cette propension à l'évocation des vertus nationales, comme l'autocélébration de la résilience collective, est très ancienne dans la conscience historique québécoise.

Peut-on essayer de faire le portrait de cette vieille propension en remontant jusqu'à la conjoncture politique qui en est à l'origine ? Je crois qu'il faudrait en retrouver les

traces chez François-Xavier Garneau, l'un des plus éminents penseurs de la condition canadienne-française au XIX^e siècle.

François-Xavier Garneau, historien national

Le XIX^e siècle canadien-français a consacré Garneau « historien national ». Des histoires du Canada ont été écrites bien avant celle qu'il va faire paraître en trois volumes entre 1845 et 1848, mais aucune n'était parvenue à cette maestria et n'avait fait montre de l'éloquence qui frappe encore le lecteur d'aujourd'hui. Rééditée en 1852 (avec un quatrième volume), en 1859 et en 1882, l'œuvre fera plus tard l'objet de quatre éditions à Paris entre 1913 et 1944. Ceux qui liront cette *Histoire du Canada depuis sa découverte à nos jours* comprendront la raison pour laquelle on a élevé son auteur au rang de père fondateur de la littérature canadienne-française. Ils y retrouveront le beau style des écrivains de ces temps anciens enclin par moments à une certaine grandiloquence.

L'œuvre de Garneau a fait l'objet d'un intense débat historiographique dès le moment de la parution du premier volume, en 1845. Je n'ai pas l'intention de reprendre en profondeur les termes de ce débat, non plus que les éléments biographiques, qui m'éloigneraient trop de mon propos et excéderaient la longueur impartie à cet article. Qu'il suffise de rappeler que cet ouvrage fut à la fois encensé et décrié.

Porté aux nues dès sa parution par une petite bourgeoisie progressiste, le livre, résolument moderne, s'inspire tant de Voltaire et de Michelet que de Guizot. C'est d'ailleurs pour cela qu'il est suspect aux yeux du clergé et de la frange conservatrice de cette même petite bourgeoisie. C'est que cette première édition est particulièrement sévère quant au rôle de l'Église et de l'imperium qu'elle aurait exercé sur la collectivité, en plus de faire porter à la France la responsabilité du développement anémique de la Nouvelle-France.

Personnage marqué par l'ambivalence qui traverse toute la pensée canadienne-française du Bas-Canada au lendemain de l'Acte d'Union, Garneau, en dépit du modernisme qui sous-tend sa démarche, est paradoxalement associé au conservatisme canadien-français, dont on a tant déploré l'emprise sur la collectivité. Combien de fois n'a-t-on pas repris cette imprécation, tirée de la conclusion de l'ouvrage, si lourde de sens et dans laquelle on a trouvé l'une des racines du conservatisme canadien-français ?

« Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes, qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent pas séduire par le brillant des nouveautés sociales ou politiques ! Ils ne sont pas assez forts pour se donner carrière sur ce point. C'est aux grands peuples à faire l'épreuve des grandes théories : ils peuvent se donner toute liberté dans leurs orbites assez spacieuses. Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions ; ne nous en éloignons, ne les changeons que graduellement » (1852, vol. 4, p. 317).

Cet appel à l'immobilisme et à la congélation culturelle d'une collectivité menacée de disparition constituera pour longtemps la recette de la survivance.

Une constante dans la conscience historique québécoise

Je laisse de côté la dimension proprement historiographique de l'*Histoire du Canada* de Garneau. Je m'attache plutôt à la dimension identitaire de l'œuvre. Je l'ai dit, à 175 ans de distance, il me semble y retrouver l'expression précoce de certains thèmes de la conscience historique québécoise dont il est possible de tirer le fil jusqu'à nous et, plus précisément, jusqu'au discours politique et identitaire de la CAQ et du premier ministre Legault.

Les thèmes de la survivance ou de ce que j'ai appelé ailleurs le « désir de durer » sont partie intégrante de la conscience historique québécoise. Lisons Garneau et sa célébration de la résilience, élément pivot de l'idéologie de la survivance. Dans le « discours préliminaire », il dit des Canadiens français « qu'ils ont conservé ce trait

caractéristique de leurs pères, cette puissance énergique et insaisissable qui réside en eux-mêmes, et qui, comme le génie, échappe à l'astuce de la politique comme au tranchant de l'épée. Il se conserve, comme type, même lorsque tout semble annoncer sa destruction ».

Garneau évoque également, dans ce même discours préliminaire de la toute première édition, « la fierté du grand peuple dont ils descendent et qui les anime alors qu'on les menace, leur fait rejeter toutes les capitulations qu'on leur offre ». Au XX^e siècle, c'est Lionel Groulx qui sera l'un des principaux laudateurs de la résilience canadienne-française, lui qui célébrait la survivance et l'inébranlable volonté de continuer notre « grande aventure ».

L'histoire du Canada que brosse Garneau est celle d'un peuple opprimé et injustement dévalorisé. Dans la lettre qu'il adresse au gouverneur général Elgin en 1849, il écrit au sujet de son *Histoire du Canada* : « J'ai entrepris ce travail dans le but de rétablir la vérité si souvent défigurée, et de repousser les attaques et les insultes dont mes compatriotes ont été et sont encore journellement l'objet de la part d'hommes qui voudraient les opprimer et les exploiter tout à la fois. » Fierté rageuse et rappel dépités des avanies du passé, tels sont les motifs de l'impuissance collective qui ne trouve pour exécutoire que cette évocation de la grandeur du peuple vaincu et dont le seul exploit, en ce milieu du XIX^e siècle, est de pas être encore mort.

De Garneau jusqu'à nous, ne retrouve-t-on pas partout la trace de ce nationalisme inquiet plus préoccupé de pérennité de la collectivité que de projets d'avenir ? De la rhétorique de Garneau à celle du premier ministre Legault, c'est un peu la même musique qui parvient à nos oreilles. Tous deux contemplant le passé en y trouvant des motifs de grandeur et de fierté. Mais, dans les deux cas, il s'agit d'une fierté sans projet et d'une célébration incantatoire tournant à vide.

Les années 1960 dénonceront dans des termes très durs la vacuité de l'idéologie de la survivance et le traditionalisme paralysant qu'elle aurait entraîné. Mais ce jugement est sans doute trop sévère au sujet de Garneau et de sa génération, celle d'hommes piégés par la situation défavorable dans laquelle les avait plongés une histoire d'oppression et dans les eaux de laquelle ils se débattaient.

Le fait d'avoir traversé bien des tempêtes et d'être encore partie prenante de l'histoire du monde est en soi un exploit en regard de la disparition programmée du monde canadien-français depuis la Conquête, et plus encore avec l'Acte d'Union. Nous sommes redevables à Garneau, et à d'autres avec lui, de pouvoir débattre encore aujourd'hui de l'avenir du Québec alors que la prophétie du rapport Durham ne s'est toujours pas réalisée. Mais justement, la question la plus essentielle pour nous dans le Québec d'aujourd'hui est de savoir ce que nous sommes disposés à faire de la marge de manœuvre considérable que nous avons acquise depuis.

De Garneau à nous

Il ne s'agit pas d'accabler le parti au pouvoir à Québec en l'accusant de pratiquer un nationalisme sans projet, d'autant plus qu'il n'est pas le premier à adopter cette posture. Ce qui traverse l'histoire du Québec de Garneau jusqu'à nous, c'est cette disposition logée au cœur de la conscience historique de notre collectivité qui fait en sorte que, depuis 175 ans, nous pratiquons un nationalisme défensif et sans perspective émancipatrice. En cela, on peut dire que la période qui s'ouvre avec la Révolution tranquille et qui court jusqu'au référendum de 1995 aura été l'exception plutôt que la règle.

Ces quelques décennies de l'histoire du Québec auront été les seules depuis les rébellions de 1837–1838 à avoir associé au nationalisme un projet politique dessinant un avenir pour la nation québécoise.

Garneau, l'un des premiers théoriciens de l'idéologie de la survivance, trouve dans le nationalisme contemporain et ses grands interprètes des continuateurs qui ne sont pas très loin de sa conception de la fierté, de la résilience. Une différence sépare cependant

le nationalisme de Garneau de celui qui prévaut aujourd'hui. Garneau écrit son histoire dans une conjoncture extrêmement défavorable à la suite de l'échec des rébellions et il n'a guère d'autre choix que de proposer une stratégie de repli dans un imaginaire de grandeur.

Les nationalistes d'aujourd'hui ont devant eux des perspectives beaucoup plus larges. Il n'y a guère d'explication au nationalisme sans projet qui est le nôtre hormis une indifférence coupable devant l'Histoire à faire.

◆ **Histoire du Canada depuis sa découverte à nos jours**

François-Xavier Garneau, Québec, Imprimerie Aubin, 1845; réédition moderne et partielle.

◆ **Discours préliminaire**

Livres 1 et 2, Bibliothèque québécoise, 1996.